

Poème sur la Loi naturelle

Voltaire

Publication: 1756

Source : Livres & Ebooks

Chapitre 1

L'objet du poème sur la *Loi naturelle* est d'établir l'existence d'une morale universelle et indépendante, non seulement de toute religion révélée, mais de tout système particulier sur la nature de l'Être suprême.

La tolérance des religions et l'absurdité de l'opinion qu'il peut exister une puissance spirituelle indépendante de la puissance civile sont des conséquences nécessaires de ce premier principe, conséquences que M. de Voltaire développe dans les deux dernières parties. En effet, s'il existe une morale indépendante de toute opinion spéculative, ces opinions deviennent indifférentes au bonheur des hommes, et dès lors cessent de pouvoir être l'objet de la législation. Ce n'est pas pour être instruits sur la métaphysique, mais pour s'assurer le libre exercice de leurs droits, que les hommes se sont réunis en société ; et le droit de penser ce qu'on veut, et de faire tout ce qui n'est pas contraire au droit d'autrui, est aussi réel, aussi sacré que le droit de propriété.

Dans le poème sur *le Désastre de Lisbonne* M. de Voltaire attaque l'opinion que tout est bien, opinion très répandue au commencement de ce siècle, parmi les philosophes d'Angleterre et d'Allemagne. La question de l'origine du mal a été insoluble jusqu'ici, et le sera toujours. En effet le mal, tel qu'il existe à notre égard, est une suite nécessaire de l'ordre du monde ; mais pour savoir si un autre ordre était possible, il faudrait connaître le système entier de celui qui existe. D'ailleurs, en réfléchissant sur la manière dont nous acquérons nos idées, il est aisé de voir que nous ne pouvons en avoir aucune de la possibilité prise en général, puisque notre idée de possibilité, relative à des objets réels, ne se forme que d'après l'observation des faits existants.

M. Rousseau (J.-J.) a publié une lettre adressée à M. de Voltaire, à l'occasion du poème sur la *Destruction de Lisbonne* : elle contient quelques objections sur lesquelles la réputation méritée de cet auteur nous oblige d'entrer dans quelques détails.

Il convient d'abord que nous n'avons aucun moyen d'expliquer l'origine du mal ; et il ajoute qu'il ne croit le système de l'optimisme que parce qu'il trouve ce système très consolant, et qu'il pense qu'on doit déduire de l'existence d'un Dieu juste que tout est bien, et non déduire de la perfection de l'ordre du monde l'existence d'un Dieu juste.

Nous observerons : 1° que l'on ne doit croire une chose que parce qu'elle est prouvée. Il y a des hommes qui croient plus facilement ce qui leur est plus agréable ; d'autres sont au contraire plus portés à croire les événements fâcheux. La constitution des premiers est plus heureuse ; mais le doute sur ce qui n'est pas prouvé est le seul parti raisonnable.

2° En supposant que l'ordre du monde, tel que nous le connaissons, nous conduise à l'existence d'un Être suprême, il est évident que nous ne pouvons nous former une idée de sa justice ou de sa bonté que d'après la manière dont nous le voyons agir. Chercher *a priori* à se faire une idée des attributs de Dieu est une méthode de philosopher qui ne peut conduire à aucune véritable connaissance. Des métaphysiciens hardis en ont conclu qu'on ne pouvait se former une idée de Dieu ; cette assertion est trop absolue ; il fallait ajouter : En suivant la méthode des théologiens et des métaphysiciens de l'école. Mais on ne peut se former de Dieu, comme d'aucun autre objet réel, que des idées incomplètes et seulement d'après les faits observés. (Voyez Locke, et l'article Existence dans *l'Encyclopédie* .)

M. de Voltaire avait dit dans ses notes que rien dans l'univers n'est assujéti à des lois rigoureusement mathématiques, et qu'il peut y avoir des événements indifférents à l'ordre du monde. M. Rousseau combat ces assertions ; mais nous répondrons : 1° qu'il ne peut être question que de lois mathématiques connues de nous ; car dire qu'il existe peut-être dans l'univers un ordre que nous ne voyons pas, c'est apporter, non une preuve que cet ordre existe, mais un motif de ne pas en nier l'existence.

2° En supposant un ordre d'événements quelconque, ils suivront toujours entre eux une certaine loi générale. Supposez deux mille boules placées sur une table ; quel que soit leur ordre, vous pourrez toujours faire passer une courbe géométrique par le centre de toutes ces boules en conclurez-vous qu'elles ont été arrangées suivant un certain ordre ? Ce mot d'ordre appliqué à la nature est vide de sens, s'il ne signifie un arrangement dont nous saisissons la régularité et le dessein.

Quant à l'existence des événements indifférents il est difficile d'en nier la possibilité, parce que l'on peut supposer que le petit dérangement qui résulte de cet événement soit imperceptible pour la totalité du système général. Supposons, par exemple, cent millions de planètes mues suivant certaines lois : il est évident que leur position peut être telle qu'un léger dérangement dans la vitesse de l'une d'elles ne changera point leur ordre d'une manière sensible dans un temps même infini ; cela est encore plus vrai pour les systèmes de corps qui, après un petit dérangement, reviennent à l'équilibre. L'ordre du monde peut être changé par la seule différence d'un mouvement que j'aurai fait à droite ou à gauche ; mais il peut aussi ne pas l'être.

M. Rousseau proposait, dans cette même lettre, d'exclure de la tolérance universelle toute opinion intolérante. Cette maxime séduit par un faux air de justice ; mais M. de Voltaire n'eût pas voulu l'admettre. Les lois en effet ne doivent avoir d'empire que sur les actions extérieures : elles doivent punir un homme pour avoir persécuté, mais non pour avoir prétendu que la persécution est ordonnée par Dieu même. Ce n'est pas pour avoir eu des idées extravagantes, mais pour avoir fait des actions de folie, que la société a droit de priver un homme de sa liberté. Ainsi, sous aucun point de vue, une opinion qui ne s'est manifestée que par des raisonnements généraux, même imprimés, ne pouvant être regardée comme une action, elle ne peut jamais être l'objet d'une loi.

Le seul reproche fondé qu'on puisse faire à M. de Voltaire serait d'avoir exagéré les maux de l'humanité ; mais s'il les a sentis comme il les a peints dans l'instant où il a écrit son poème, il a eu raison. Le devoir d'un écrivain n'est pas de dire des choses qu'il croit agréables ou consolantes, mais de dire des choses vraies ; d'ailleurs la doctrine que *Tout est bien* est aussi décourageante que celle de la fatalité. On trompe ses douleurs par des opinions générales, comme chaque homme peut adoucir ses chagrins par des illusions particulières : tel se console de mourir, parce qu'il ne laisse au monde que des mourants ; tel autre, parce que sa mort est une suite nécessaire de l'ordre de l'univers ; un troisième, parce qu'elle fait partie d'un arrangement où tout est bien ; un autre enfin, parce qu'il se réunira à l'âme universelle du monde. Des hommes d'une autre classe se consoleront en songeant qu'ils vont entendre la musique des esprits bienheureux, se promener en causant dans de beaux jardins, caresser des houris, boire la bière céleste, voir Dieu face à face, etc., etc. mais il serait ridicule d'établir sur aucune de ces opinions le bonheur général de l'espèce humaine.

N'est-il pas plus raisonnable à la fois et plus utile de se dire : « La nature a condamné les hommes à des maux cruels, et ceux qu'ils se font à eux-mêmes sont

encore son ouvrage, puisque c'est d'elle qu'ils tiennent leurs penchants ? Quelle est la raison première de ces maux ? je l'ignore ; mais la nature m'a donné le pouvoir de détourner une partie des malheurs auxquels elle m'a soumis. L'homme doué de raison peut se flatter, par ses progrès dans les sciences et dans la législation, de s'assurer une vie douce et une mort facile, de terminer un jour tranquille par un sommeil paisible. Travaillons sans cesse à ce but, pour nous-mêmes comme pour les autres ; la nature nous a donné des besoins ; mais nous trouvons avec les arts les moyens de les satisfaire. Nous opposons aux douleurs physiques la tempérance et les remèdes ; nous avons appris à braver le tonnerre, cherchons à pénétrer la cause des volcans et des tremblements de terre, à les prévoir, si nous ne pouvons les détourner. Corrigeons les mauvais penchants, s'il en existe, par une bonne éducation ; apprenons aux hommes à bien connaître leurs vrais intérêts ; accoutumons-les à se conduire d'après la raison. La nature leur a donné la pitié et un sentiment d'affection pour leurs semblables ; avec ces moyens, dirigés par une raison éclairée, nous détournerons loin de nous le vice et le crime.

« Qu'importe que tout soit bien, pourvu que nous fassions en sorte que tout soit mieux qu'il n'était avant nous ? »

Chapitre 2

On sait assez que ce poème n'avait pas été fait pour être public ; c'était depuis trois ans un secret entre un grand roi et l'auteur. Il n'y a que trois mois qu'il s'en répandit quelques copies dans Paris, et bientôt après il y fut imprimé plusieurs fois d'une manière aussi fautive que les autres ouvrages qui sont partis de la même plume.

Il serait juste d'avoir plus d'indulgence pour un écrit secret, tiré de l'obscurité où son auteur l'avait condamné, que pour un ouvrage qu'un écrivain expose lui-même au grand jour. Il serait encore juste de ne pas juger le poème d'un laïque comme on jugerait une thèse de théologie. Ces deux poèmes sont les fruits d'un arbre transplanté : quelques-uns de ces fruits peuvent n'être pas du goût de quelques personnes ; ils sont d'un climat étranger, mais il n'y en a aucun d'empoisonné, et plusieurs peuvent être salutaires.

Il faut regarder cet ouvrage comme une lettre où l'on expose en liberté ses sentiments. La plupart des livres ressemblent à ces conversations générales et gênées dans lesquelles on dit rarement ce qu'on pense. L'auteur a dit ce qu'il a pensé à un prince philosophe auprès duquel il avait alors l'honneur de vivre. Il a appris que des esprits éclairés n'ont pas été mécontents de cette ébauche : ils ont jugé que le poème sur *la Loi naturelle* est une préparation à des vérités plus sublimes. Cela seul aurait déterminé l'auteur à rendre l'ouvrage plus complet et plus correct, si ses infirmités l'avaient permis. Il a été obligé de se borner à corriger les fautes dont fourmillent les éditions qu'on en a faites.

Les louanges données dans cet écrit à un prince qui ne cherchait pas ces louanges ne doivent surprendre personne ; elles n'avaient rien de la flatterie, elles partaient du cœur : ce n'est pas là de cet encens que l'intérêt prodigue à la puissance. L'homme de lettres pouvait ne pas mériter les éloges et les bontés dont le monarque le comblait ; mais le monarque méritait la vérité que l'homme de lettres lui disait dans cet ouvrage. Les changements survenus depuis dans un commerce si honorable pour la littérature n'ont point altéré les sentiments qu'il avait fait naître.

Enfin, puisqu'on a arraché au secret et à l'obscurité un écrit destiné à ne point paraître, il subsistera chez quelques sages comme un monument d'une correspondance philosophique qui ne devait point finir; et l'on ajoute que si la faiblesse humaine se fait sentir partout, la vraie philosophie dompte toujours cette faiblesse.

Au reste, ce faible essai fut composé à l'occasion d'une petite brochure qui parut en ce temps-là. Elle était intitulée *du Souverain Bien*, et elle devait l'être *du Souverain Mal*. On y prétendait qu'il n'y a ni vertu ni vice, et que les remords sont une faiblesse d'éducation qu'il faut étouffer. L'auteur du poème prétend que les remords nous sont aussi naturels que les autres affections de notre âme. Si la fougue d'une passion fait commettre une faute, la nature, rendue à elle-même, sent cette faute. La fille sauvage trouvée près de Châlons avoua que, dans sa colère, elle avait donné à sa compagne un coup dont cette infortunée mourut entre ses bras. Dès qu'elle vit son sang couler, elle se repentit, elle pleura, elle éteignit ce sang, elle mit des herbes sur la blessure. Ceux qui disent que ce retour d'humanité n'est qu'une branche de notre amour-propre font bien de l'honneur à l'amour-propre. Qu'on appelle la raison et les remords comme on voudra, ils existent, et ils sont les fondements de la loi naturelle.

Chapitre 3

O vous dont les exploits, le règne, et les ouvrages

Deviendront la leçon des héros et des sages, Qui voyez d'un même oeil les caprices du sort, Le trône et la cabane, et la vie et la mort ; Philosophe intrépide, affermissez mon âme ; Couvrez-moi des rayons de cette pure flamme Qu'allume la raison, qu'éteint le préjugé. Dans cette nuit d'erreur où le monde est plongé, Apportons, s'il se peut, une faible lumière. Nos premiers entretiens, notre étude première, Étaient, je m'en souviens, Horace avec Boileau. Vous y cherchiez le *vrai* , vous y goûtiez le *beau* ; Quelques traits échappés d'une utile morale Dans leurs piquants écrits brillent par intervalle : Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré D'un esprit plus hardi, d'un pas plus assuré, Il porta le flambeau dans l'abîme de l'être ; Et l'homme avec lui seul apprit à se connaître. L'art quelquefois frivole et quelquefois divin, L'art des vers est, dans Pope, utile au genre humain. Que m'importe en effet que le flatteur d'Octave, Parasite discret, non moins qu'adroit esclave, Du lit de sa Glycère, ou de Ligurinus, En prose mesurée insulte à Crispinus ; Que Boileau, répandant plus de sel que de grâce, Veuille outrager Quinault, pense avilir le Tasse ; Qu'il peigne de Paris les tristes embarras, Ou décrive en beaux vers un fort mauvais repas ? Il faut d'autres objets à votre intelligence. De l'esprit qui vous meut vous recherchez l'essence, Son principe, sa fin, et surtout son devoir. Voyons sur ce grand point ce qu'on a pu savoir, Ce que l'erreur fait croire aux docteurs du vulgaire, Et ce que vous inspire un Dieu qui vous éclaire. Dans le fond de nos cœurs il faut chercher ses traits : Si Dieu n'est pas dans nous, il n'exista jamais. Ne pouvons-nous trouver l'auteur de notre vie Qu'au labyrinthe obscur de la théologie ? Origène et Jean Scott sont chez vous sans crédit : La nature en sait plus qu'ils n'en ont jamais dit. Écartons ces romans qu'on appelle systèmes ; Et pour nous élever descendons dans nous-mêmes.

Chapitre 4

Dieu a donné aux hommes les idées de la justice, et la conscience pour les avertir, comme il leur a donné tout ce qui leur est nécessaire. C'est là cette loi naturelle sur laquelle la religion est fondée ; c'est le seul principe qu'on développe ici. L'on ne parle que de la loi naturelle, et non de la religion et de ses augustes mystères.

Soit qu'un Être inconnu, par lui seul existant, Ait tiré depuis peu l'univers du néant ; Soit qu'il ait arrangé la matière éternelle ; Qu'elle nage en son sein, ou qu'il règne loin d'elle

Que l'âme, ce flambeau souvent si ténébreux, Ou soit un de nos sens ou subsiste sans eux ; Vous êtes sous la main de ce maître invisible. Mais du haut de son trône, obscur, inaccessible, Quel hommage, quel culte exige-t-il de vous ? De sa grandeur suprême indignement jaloux, Des louanges, des vœux, flattent-ils sa puissance ? Est-ce le peuple altier conquérant de Byzance, Le tranquille Chinois, le Tartare indompté, Qui connaît son essence, et suit sa volonté ? Différents dans leurs mœurs ainsi qu'en leur hommage, Ils lui font tenir tous un différent langage Tous se sont donc trompés. Mais détournons les yeux ¹ Il faut distinguer Confutzée, qui s'en est tenu à la religion naturelle, et qui a fait tout ce qu'on peut faire sans révélation. (Note de Voltaire, 1756.) ;

Et, sans vouloir sonder d'un regard téméraire De la loi des chrétiens l'ineffable mystère, Sans expliquer en vain ce qui fut révélé, Cherchons par la raison si Dieu n'a point parlé. La nature a fourni d'une main salutaire Tout ce qui dans la vie à l'homme est nécessaire, Les ressorts de son âme, et l'instinct de ses sens. Le ciel

¹Que l'âme, ce flambeau souvent si ténébreux, Ou soit un de nos sens ou subsiste sans eux ; Vous êtes sous la main de ce maître invisible. Mais du haut de son trône, obscur, inaccessible, Quel hommage, quel culte exige-t-il de vous ? De sa grandeur suprême indignement jaloux, Des louanges, des vœux, flattent-ils sa puissance ? Est-ce le peuple altier conquérant de Byzance, Le tranquille Chinois, le Tartare indompté, Qui connaît son essence, et suit sa volonté ? Différents dans leurs mœurs ainsi qu'en leur hommage, Ils lui font tenir tous un différent langage Tous se sont donc trompés. Mais détournons les yeux De cet impur amas d'imposteurs odieux

à ses besoins soumet les éléments. Dans les plis du cerveau la mémoire habitante Y peint de la nature une image vivante. Chaque objet de ses sens prévient la volonté ; Le son dans son oreille est par l'air apporté ; Sans efforts et sans soins son oeil voit la lumière. Sur son Dieu, sur sa fin, sur sa cause première, L'homme est-il sans secours à l'erreur attaché ? Quoi ! le monde est visible, et Dieu serait caché ? Quoi ! le plus grand besoin que j'aie en ma misère Est le seul qu'en effet je ne puis satisfaire ? Non ; le Dieu qui m'a fait ne m'a point fait en vain : Sur le front des mortels il mit son sceau divin. Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître ; Il m'a donné sa loi, puisqu'il m'a donné l'être. Sans doute il a parlé ; mais c'est à l'univers : Il n'a point de l'Égypte habité les déserts ; Delphes, Délos, Ammon, ne sont pas ses asiles ; Il ne se cacha point aux antres des sibylles. La morale uniforme en tout temps, en tout lieu, A des siècles sans fin parle au nom de ce Dieu. C'est la loi de Trajan, de Socrate, et la vôtre. De ce culte éternel la nature est l'apôtre. Le bon sens la reçoit ; et les remords vengeurs, Nés de la conscience, en sont les défenseurs ; Leur redoutable voix partout se fait entendre. Pensez-vous en effet que ce jeune Alexandre, Aussi vaillant que vous, mais bien moins modéré, Teint du sang d'un ami trop inconsidéré, Ait pour se repentir consulté des augures ? Ils auraient dans leurs eaux lavé ses mains impures : Ils auraient à prix d'or absous bientôt le roi. Sans eux, de la nature il écouta la loi : Houleux, désespéré d'un moment de furie, Il se jugea lui-même indigne de la vie. Cette loi souveraine, à la Chine, au Japon, Inspira Zoroastre, illumina Solon. D'un bout du monde à l'autre elle parle, elle crie : « Adore un Dieu, sois juste, et chéris ta patrie. » Ainsi le froid Lapon crut un Être éternel, Il eut de la justice un instinct naturel ; Et le Nègre, vendu sur un lointain rivage, Dans les Nègres encore aima sa noire image. Jamais un paricide, un calomniateur N'a dit tranquillement dans le fond de son coeur : « Qu'il est beau, qu'il est doux d'accabler l'innocence, De déchirer le sein qui nous donna naissance ! Dieu juste, Dieu parlait, que le crime a d'appas ! » Voilà ce qu'on dirait, mortels, n'en doutez pas, S'il n'était une loi terrible universelle, Que respecte le crime en s'élevant contre elle. Est-ce nous qui créons ces profonds sentiments ? Avons-nous fait notre âme ? avons-nous fait nos sens ? L'or qui naît au Pérou, l'or qui naît à la Chine, Ont la même nature et la même origine : L'artisan les façonne, et ne peut les former. Ainsi l'Être éternel qui nous daigne animer Jeta dans tous les cœurs une même semence. Le ciel fit la vertu ; l'homme en fit l'apparence. Il peut la revêtir d'imposture et d'erreur, Il ne peut la changer ; son juge est dans son coeur.

Notes

Chapitre 5

Réponses aux objections contre les principes d'une morale universelle. Preuve de cette vérité.

J'entends avec Cardan Spinoza qui murmure : « Ces remords, me dit-il, ces cris de la nature, Ne sont que l'habitude, et les illusions Qu'un besoin mutuel inspire aux nations. » Raisonneur malheureux, ennemi de toi-même, D'où nous vient ce besoin ? Pourquoi l'Être suprême Mit-il dans notre coeur, à l'intérêt porté, Un instinct qui nous lie à la société ? Les lois que nous faisons, fragiles, inconstantes, Ouvrages d'un moment, sont partout différentes. Jacob chez les Hébreux put épouser deux soeurs ; David, sans offenser la décence et les moeurs, Flatta de cent beautés la tendresse importune ; Le pape au Vatican n'en peut posséder une. Là, le père à son gré choisit son successeur ; Ici, l'heureux aîné de tout est possesseur. Un Polaque à moustache, à la démarche altièrre, Peut arrêter d'un mot sa république entière ; L'empereur ne peut rien sans ses chers électeurs. L'Anglais a du crédit, le pape a des honneurs. Usages, intérêts, cultes, lois, tout diffère. Qu'on soit juste, il suffit ; le reste est arbitraire C'est-à-dire, il est arbitraire, il est égal pour le salut d'être dévot à saint François ou à saint Dominique, d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette ou à Notre-Dame des Neiges, d'avoir pour directeur un carme ou un capucin, de réciter le rosaire ou l'oraison des trente jours. Mais il n'est point arbitraire, il n'est point égal sans doute d'être catholique apostolique romain, ou de servir Dieu dans une autre religion. Nous savons bien, nous l'avons dit, et nous le confirmons avec plaisir que le roi et la reine d'Angleterre, la chambre des pairs et des communes, en un mot les trois royaumes et leurs colonies, sont damnés à toute éternité, puisqu'ils ne sont pas catholiques apostoliques romains ; qu'il en est de même du roi de Danemark, du roi de Suède, du roi de Prusse, de l'impératrice de Russie, et de tous les monarques de la terre qui sont hors de notre giron. Cette vérité est incontestable Cependant frère Nonnotte et frère Patouillet, ci devant soi-disant jésuites, se sont portés pour délateurs de notre modeste auteur, et ils l'ont déféré à Rome à M. le secrétaire des brefs, comme nous l'avons dit. Ils l'ont accusé d'avoir cru, dans le fond de son cœur, qu'il est égal d'être jésuite, ou janséniste, ou turc. Et comme souvent les puissances belligérantes font des

trêves pour courir sus à l'ennemi commun, ils se sont réunis cette fois-ci pour accabler notre pauvre auteur, qui voudrait que tous les hommes vécussent en frères, si faire se peut. *Addition de l'auteur*. M. le maréchal de R... me gronde toujours de ce que mes commentateurs font revenir tant de fois sur la scène l'ami Fréron, l'ami Patouillet, et l'ami Nonnotte. Mais je le supplie de considérer que je suis attaqué continuellement dans ce que j'ai de plus cher au monde par des hommes de la plus profonde érudition, du plus grand mérite et du plus grand crédit, sur qui l'univers a les yeux. Il est certain que ces grands hommes passeront à la postérité avec la théologie du R. P. Viret. Mon nom sera porté par eux, peut-être dans deux jours et pour deux jours, au tribunal souverain de cette postérité. Il faut bien que j'aie un avocat. Damilaville et Thieriot avaient entrepris ma défense. Ils sont morts, et Dieu sait où ils sont. Il ne me reste plus que l'avocat du diable. Voici, au fond, de quoi il s'agit. Frère Nonnotte a voulu me faire cuire en ce monde, comme on voulut faire cuire frère Guignard, frère Girard, frère Malagrida, frère Mathos, frère Alexandre, et tant d'autres frères, et comme de fait on en a cuit quelques-uns. Non content de cette charité, il veut m'envoyer en enfer; et, qui pis est, il veut que tous les siècles à venir lui donnent la préférence sur moi. Ah! c'en est trop. Passe pour être damné. Mais cette postérité équitable, devant laquelle nous plaidons, que dira-t-elle de tout cela? Rien. *Note de l'éditeur*. Le R. P. Nonnotte, dont notre auteur reconnaît le crédit immense, égal à son érudition, a été en effet régent de sixième, et a même prêché dans quelques villages. C'est lui qui releva toutes les erreurs grossières de notre auteur, et qui eut la générosité de vouloir lui vendre toute l'édition pour deux mille écus. Il est vrai que le R. P. Nonnotte ne savait pas que le fameux combat de saint Pierre et de saint Paul avec Simon le magicien, à qui ressusciterait un parent de l'empereur dans Rome et à qui ferait les plus beaux tours, était un conte d'Abdias et de Marcel, répété par Hégésippe, et longtemps après très indiscretement recueilli par Eusèbe. Il ne savait pas que les empereurs romains, permettant des synagogues aux Juifs dans Rome, toléraient aussi les chrétiens, et que Trajan, en écrivant à Pline : « Il ne faut faire aucune recherche contre les chrétiens », leur donnait par ces mots essentiels la permission tacite d'exercer leur religion secrètement; qu'en un mot Trajan n'était pas un exécration persécuteur, comme ce bon jésuite le représente. Il est vrai que notre auteur, ayant dit dans son *Histoire générale* : « L'ignorance se représente d'ordinaire Dioclétien comme un ennemi armé sans cesse contre les fidèles », ce jésuite exact et officieux falsifie ainsi ce passage : « L'ignorance *chrétienne*, etc. », pour faire des amis à notre auteur. Il ne savait pas que le célèbre docteur Dupin traite de fables ridicules les prétendus martyres de saint Clément, de saint Césaire, de saint Domitite, de sainte Hyacinthe, de sainte Eudoxie, de saint Eudoxe, de saint Romule, de saint Zénon, de saint Macaire, toutes fables, dit-il, qu'il faut mettre avec les martyres des onze mille soldats et des onze mille vierges (page 178, tome

II). Le pauvre homme ne connaissait ni Dupin, ni Dodwell. Il ne savait pas que quelques lois de la première race avaient eu plusieurs femmes à la fois, comme son confrère Daniel l'avoue de Gontran, de Théodebert et de Clotaire Second. Il n'avait pas même lu Daniel. Il ne savait même rien de l'histoire de la confession publique et de la confession secrète, quoiqu'il se fut mêlé de confesser des filles. Il ne savait pas l'histoire de la synaxe et de la messe, quoiqu'il l'eût dite. Enfin pour abréger, il ne savait pas mieux la fable que la Bible. Il dit dans son beau livre, page 360, pour excuser ses petites méprises : « Je suis comme Polyphème ; je m'écrie avec lui *Video meliora proboque, Deteriora sequor.*

Nous ne nions pas que le R. P. Nonnotte n'ait quelque air de Polyphème ; mais il le cite fort mal ; et M. le secrétaire des brefs, très savant Italien qui a lu son Ovide, sait très bien que ce n'est pas Polyphème, amant de Galathée, qui dit : *Deteriora sequor* .

Mais tandis qu'on admire et ce juste et ce beau, Londres immole son roi par la main d'un bourreau ; Du pape Borgia le bâtard sanguinaire Dans les bras de sa sœur assassine son frère ; Là, le froid hollandais devient impétueux, Il déchire en morceaux deux frères vertueux : Plus loin la Brinvilliers, dévote avec tendresse, Empoisonne son père en courant à confesse ; Sous le fer du méchant le juste est abattu. Eh bien ! concluez-vous qu'il n'est point de vertu ? Quand des vents du midi les funestes haleines De semences de mort ont inondé nos plaines, Direz-vous que jamais le ciel en son courroux Ne laissa la santé séjourner parmi nous ? Tous les divers fléaux dont le poids nous accable, Du choc des éléments effet inévitable, Des biens que nous goûtons corrompent la douceur ; Mais tout est passager, le crime et le malheur : De nos désirs fougueux la tempête fatale Laisse au fond de nos cœurs la règle et la morale. C'est une source pure : en vain dans ses canaux Les vents contagieux en ont troublé les eaux ; En vain sur sa surface une fange étrangère Apporte en bouillonnant un limon qui l'altère ; L'homme le plus injuste et le moins policé S'y contemple aisément quand l'orage est passé. Tous ont reçu du ciel avec l'intelligence Ce frein de la justice et de la conscience. De la raison naissante elle est le premier fruit ; Dès qu'on la peut entendre, aussitôt elle instruit : Contre-poids toujours prompt à rendre l'équilibre Au cœur plein de désirs, asservi, mais né libre ; Arme que la nature a mise en notre main, Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain. De Socrate, en un mot, c'est là l'heureux génie ; C'est là ce dieu secret qui dirigeait sa vie, Ce dieu qui jusqu'au bout présidait à son sort Quand il but sans pâlir la coupe de la mort. Quoi ! cet esprit divin n'est-il que pour Socrate ? Tout mortel a le sien, qui jamais ne le flatte. Néron, cinq ans entiers, fut soumis à ses lois ; Cinq ans, des corrupteurs il repoussa la voix. Marc-Aurèle, appuyé sur la philosophie, Porta ce joug heureux tout le temps de sa vie.

Julien, s'égarant dans sa religion, Infidèle à la foi, fidèle à la raison, Scandale de l'Église, et des rois le modèle, Ne s'écarta jamais de la loi naturelle. On insiste, on me dit : « L'enfant dans son berceau N'est point illuminé par ce divin flambeau ; C'est l'éducation qui forme ses pensées ; Par l'exemple d'autrui ses mœurs lui sont tracées ; Il n'a rien dans l'esprit, il n'a rien dans le cœur ; De ce qui l'environne il n'est qu'imitateur ; Il répète les noms de devoir, de justice ; Il agit en machine ; et c'est par sa nourrice Qu'il est juif ou païen, fidèle ou musulman, Vêtu d'un justaucorps, ou bien d'un doliman. » Oui, de l'exemple en nous je sais quel est l'empire. Il est des sentiments que l'habitude inspire. Le langage, la mode et les opinions, Tous les dehors de l'âme, et ses préventions, Dans nos faibles esprits sont gravés par nos pères, Du cachet des mortels impressions légères. Mais les premiers ressorts sont faits d'une autre main : Leur pouvoir est constant, leur principe est divin. Il faut que l'enfant croisse, afin qu'il les exerce ; Il ne les connaît pas sous la main qui le berce. Le moineau, dans l'instant qu'il a reçu le jour, Sans plumes dans son nid, peut-il sentir l'amour ? Le renard en naissant va-t-il chercher sa proie ? Les insectes changeants qui nous filent la soie, Les essaims bourdonnants de ces filles du ciel Qui pétrissent la cire et composent le miel, Sitôt qu'ils sont éclos forment-ils leur ouvrage ? Tout mûrit par le temps, et s'accroît par l'usage. Chaque être a son objet, et dans l'instant marqué Il marche vers le but par le ciel indiqué. De ce but, il est vrai, s'écartent nos caprices ; Le juste quelquefois commet des injustices ; On fuit le bien qu'on aime, on hait le mal qu'on fait : De soi-même en tout temps quel cœur est satisfait ? L'homme, on nous l'a tant dit, est une énigme obscure : Mais en quoi l'est-il plus que toute la nature ? Avez-vous pénétré, philosophes nouveaux, Cet instinct sûr et prompt qui sert les animaux ? Dans son germe impalpable avez-vous pu connaître L'herbe qu'on foule aux pieds, et qui meurt pour renaître ? Sur ce vaste univers un grand voile est jeté ; Mais, dans les profondeurs de cette obscurité, Si la raison nous luit, qu'avons-nous à nous plaindre ? Nous n'avons qu'un flambeau, gardons-nous de l'éteindre. Quand de l'immensité Dieu peupla les déserts, Alluma des soleils, et souleva des mers : « Demeurez, leur dit-il, dans vos bornes prescrites. » Tous les mondes naissants connurent leurs limites. Il imposa des lois à Saturne, à Vénus, Aux seize orbés divers dans nos cieux contenus, Aux éléments unis dans leur utile guerre, A la course des vents, aux flèches du tonnerre, A l'animal qui pense, et né pour l'adorer, Au ver qui nous attend, né pour nous dévorer. Aurons-nous bien l'audace, en nos faibles cervelles, ¹ On ne doit entendre

¹Mais tandis qu'on admire et ce juste et ce beau, Londres immole son roi par la main d'un bourreau ; Du pape Borgia le bâtard sanguinaire Dans les bras de sa sœur assassine son frère ; Là, le froid hollandais devient impétueux, Il déchire en morceaux deux frères vertueux : Plus loin la Brinvilliers, dévote avec tendresse, Empoisonne son père en courant à confesse ; Sous le fer du méchant le juste est abattu. Eh bien ! concluez-vous qu'il n'est point de vertu ? Quand des vents du midi les funestes haleines De semences de mort ont inondé nos plaines, Direz-vous que jamais le ciel en son courroux Ne laissa la santé séjourner parmi nous ? Tous les divers fléaux dont le poids nous ac-

par ce mot "décrets" que les opinions passagères des hommes, qui veulent donner leurs sentiments particuliers pour des lois générales. (Note de Voltaire, 1756.) ?

Hélas ! serait-ce à nous, fantômes d'un moment, Dont l'être imperceptible est voisin du néant, De nous mettre à côté du maître du tonnerre, Et de donner en dieux des ordres à la terre ?

cable, Du choc des éléments effet inévitable, Des biens que nous goûtons corrompent la douceur ; Mais tout est passager, le crime et le malheur : De nos désirs fougueux la tempête fatale Laisse au fond de nos cœurs la règle et la morale. C'est une source pure : en vain dans ses canaux Les vents contagieux en ont troublé les eaux ; En vain sur sa surface une fange étrangère Apporte en bouillonnant un limon qui l'altère ; L'homme le plus injuste et le moins policé S'y contemple aisément quand l'orage est passé. Tous ont reçu du ciel avec l'intelligence Ce frein de la justice et de la conscience. De la raison naissante elle est le premier fruit ; Dès qu'on la peut entendre, aussitôt elle instruit : Contre-poids toujours prompt à rendre l'équilibre Au cœur plein de désirs, asservi, mais né libre ; Arme que la nature a mise en notre main, Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain. De Socrate, en un mot, c'est là l'heureux génie ; C'est là ce dieu secret qui dirigeait sa vie, Ce dieu qui jusqu'au bout présidait à son sort Quand il but sans pâlir la coupe de la mort. Quoi ! cet esprit divin n'est-il que pour Socrate ? Tout mortel a le sien, qui jamais ne le flatte. Néron, cinq ans entiers, fut soumis à ses lois ; Cinq ans, des corrupteurs il repoussa la voix. Marc-Aurèle, appuyé sur la philosophie, Porta ce joug heureux tout le temps de sa vie. Julien, s'égarant dans sa religion, Infidèle à la foi, fidèle à la raison, Scandale de l'Église, et des rois le modèle, Ne s'écarta jamais de la loi naturelle. On insiste, on me dit : « L'enfant dans son berceau N'est point illuminé par ce divin flambeau ; C'est l'éducation qui forme ses pensées ; Par l'exemple d'autrui ses mœurs lui sont tracées ; Il n'a rien dans l'esprit, il n'a rien dans le cœur ; De ce qui l'environne il n'est qu'imitateur ; Il répète les noms de devoir, de justice ; Il agit en machine ; et c'est par sa nourrice Qu'il est juif ou païen, fidèle ou musulman, Vêtu d'un justaucorps, ou bien d'un doliman. » Oui, de l'exemple en nous je sais quel est l'empire. Il est des sentiments que l'habitude inspire. Le langage, la mode et les opinions, Tous les dehors de l'âme, et ses préventions, Dans nos faibles esprits sont gravés par nos pères, Du cachet des mortels impressions légères. Mais les premiers ressorts sont faits d'une autre main : Leur pouvoir est constant, leur principe est divin. Il faut que l'enfant croisse, afin qu'il les exerce ; Il ne les connaît pas sous la main qui le berce. Le moineau, dans l'instant qu'il a reçu le jour, Sans plumes dans son nid, peut-il sentir l'amour ? Le renard en naissant va-t-il chercher sa proie ? Les insectes changeants qui nous filent la soie, Les essaims bourdonnants de ces filles du ciel Qui pétrissent la cire et composent le miel, Sitôt qu'ils sont éclos forment-ils leur ouvrage ? Tout mûrit par le temps, et s'accroît par l'usage. Chaque être a son objet, et dans l'instant marqué Il marche vers le but par le ciel indiqué. De ce but, il est vrai, s'écartent nos caprices ; Le juste quelquefois commet des injustices ; On fuit le bien qu'on aime, on hait le mal qu'on fait : De soi-même en tout temps quel cœur est satisfait ? L'homme, on nous l'a tant dit, est une énigme obscure : Mais en quoi l'est-il plus que toute la nature ? Avez-vous pénétré, philosophes nouveaux, Cet instinct sûr et prompt qui sert les animaux ? Dans son germe impalpable avez-vous pu connaître L'herbe qu'on foule aux pieds, et qui meurt pour renaître ? Sur ce vaste univers un grand voile est jeté ; Mais, dans les profondeurs de cette obscurité, Si la raison nous luit, qu'avons-nous à nous plaindre ? Nous n'avons qu'un flambeau, gardons-nous de l'éteindre. Quand de l'immensité Dieu peupla les déserts, Alluma des soleils, et souleva des mers : « Demeurez, leur dit-il, dans vos bornes prescrites. » Tous les mondes naissants connurent leurs limites. Il imposa des lois à Saturne, à Vénus, Aux seize orbés divers dans nos cieus contenus, Aux éléments unis dans leur utile guerre, A

Notes

la course des vents, aux flèches du tonnerre, A l'animal qui pense, et né pour l'adorer, Au ver qui nous attend, né pour nous dévorer. Aurons-nous bien l'audace, en nos faibles cervelles, D'ajouter nos décrets à ces lois immortelles

Chapitre 6

Que les hommes, ayant pour la plupart défigurés, par les opinions qui les divisent, le principe de la religion naturelle qui les unit, doivent se supporter les uns les autres.

L'univers est un temple où siège l'Éternel. Là chaque homme ¹ à son gré veut bâtir un autel.

Chacun vante sa foi, ses saints et ses miracles, Le sang de ses martyrs, la voix de ses oracles. L'un pense, en se lavant cinq ou six fois par jour, Que le ciel voit ses bains d'un regard plein d'amour, Et qu'avec un prépuce on ne saurait lui plaire ; L'autre a du dieu Brama désarmé la colère, Et, pour s'être abstenu de manger du lapin, Voit le ciel entr'ouvert, et des plaisirs sans fin. Tous traitent leurs voisins d'impurs et d'infidèles Des chrétiens divisés les infâmes querelles Ont, au nom du Seigneur, apporté plus de maux, Répandu plus de sang, creusé plus de tombeaux, Que le prétexte vain d'une utile balance N'a désolé jamais l'Allemagne et la France. Un doux inquisiteur, un crucifix en main, Au feu, par charité, fait jeter son prochain, Et, pleurant avec lui d'une fin si tragique, Prend, pour s'en consoler, son argent qu'il s'applique ; Tandis que, de la grâce ardent à se toucher, Le peuple, en louant Dieu, danse autour du bûcher. On vit plus d'une fois, dans une sainte ivresse, Plus d'un bon catholique, au sortir de la messe, Courant sur son voisin pour l'honneur de la foi, Lui crier : « Meurs, impie, ou pense comme moi. » Calvin et ses suppôts, guettés par la justice, Dans Paris, en peinture, allèrent au supplice. Servet fut en personne immolé par Calvin. Si Servet dans Genève eût été souverain, Il eût, pour argument contre ses adversaires, Fait serrer d'un lacet le cou des trinitaires. Ainsi d'Arminius les ennemis nouveaux En Flandre étaient martyrs, en Hollande bourreaux. D'où vient que, deux cents ans, cette pieuse rage De nos aïeux grossiers fut l'horrible partage ? C'est que de la nature on étouffa la voix ; C'est qu'à sa loi sacrée on ajouta des lois ; C'est que l'homme, amoureux de son

¹ *Chaque homme* signifie clairement chaque particulier qui veut s'ériger en législateur ; et il n'est ici question que des cultes étrangers, comme on l'a déclaré au commencement de la première partie. (Note de Voltaire, 1756.)

sot esclavage, Fit, dans ses préjugés, Dieu même à son image. Nous l'avons fait injuste, emporté, vain, jaloux, Séducteur, inconstant, barbare comme nous. Enfin, grâce en nos jours à la philosophie, Qui de l'Europe au moins éclaire une partie, Les mortels, plus instruits, en sont moins inhumains ; Le fer est émoussé, les bûchers sont éteints. Mais si le fanatisme était encor le maître, Que ces feux étouffés seraient prompts à renaître ! On s'est fait, il est vrai, le généreux effort D'envoyer moins souvent ses frères à la mort ; On brûle moins d'Ébreux dans les murs de Lisbonne ² ;

Et même le mouphti, qui rarement raisonne, Ne dit plus aux chrétiens que le sultan soumet : « Renonce au vin, barbare, et crois à Mahomet. » Mais du beau nom de chien ce mouphti nous honore ³ ;

Dans le fond des enfers il nous envoie encore. Nous le lui rendons bien : nous damnons à la fois Le peuple circoncis, vainqueur de tant de rois, Londres, Berlin, Stockholm et Genève : et vous-même Vous êtes, ô grand roi, compris dans l'anathème. En vain, par des bienfaits signalant vos beaux jours, A l'humaine raison vous donnez des secours, Aux beaux-arts des palais, aux pauvres des asiles, Vous peuplez les déserts, vous les rendez fertiles ; De fort savants esprits jurent sur leur salut ⁴

Que vous êtes sur terre un fils de Belzébut. Les vertus des païens étaient, dit-on, des crimes. Rigueur impitoyable ! odieuses maximes ! Gazetier clandestin dont la plate âcreté Damne le genre humain de pleine autorité, Tu vois d'un oeil ravi les mortels, tes semblables, Pétris des mains de Dieu pour le plaisir des diables. N'es-tu pas satisfait de condamner au feu Nos meilleurs citoyens, Montaigne et Montesquieu ? Penses-tu que Socrate et le juste Aristide, Solon, qui fut des Grecs et l'exemple et le guide ; Penses-tu que Trajan, Marc-Aurèle, Titus, Noms chéris, noms sacrés, que tu n'as jamais lus, Aux fureurs des démons sont livrés en partage

²On ne pouvait prévoir alors que les flammes détruiraient une partie de cette ville malheureuse, dans laquelle on alluma trop souvent des bûchers. (Note de Voltaire, 1756.)

³Les Turcs appellent indifféremment les chrétiens *infidèles* et *chiens*. (Note de Voltaire, 1756.)

⁴On respecte cette maxime : « Hors de l'Église point de salut ; » mais tous les hommes sensés trouvent ridicule et abominable que des particuliers osent employer cette sentence générale et comminatoire contre des hommes qui sont leurs supérieurs et leurs maîtres en tout genre : les hommes raisonnables n'en usent point ainsi. L'archevêque Tillotson aurait-il jamais écrit à l'archevêque Fénelon : « Vous êtes damné ? » et un roi de Portugal écrirait-il à un roi d'Angleterre qui lui envoie des secours : « Mon frère, vous irez à tous les diables ? » La dénonciation des peines éternelles à ceux qui ne pensent pas comme nous est une arme ancienne qu'on laisse sagement reposer dans l'arsenal, et dont il n'est permis à aucun particulier de se servir. (Note de Voltaire, 1756.)

Par le Dieu bienfaisant dont ils étaient l'image ; Et que tu seras, toi, de rayons couronné, D'un choeur de chérubins au ciel environné, Pour avoir quelque temps, chargé d'une besace, Dormi dans l'ignorance et croupi dans la crasse ? Sois sauvé, j'y consens ; mais l'immortel Newton, Mais le savant Leibnitz, et le sage Addison, Et ce Locke, en un mot, dont la main courageuse Ceux qui étaient encore dans l'ignorance s'élevèrent centre lui. Entêtés d'un cartésianisme aussi faux en tout que le péripatétisme, ils croyaient que la matière n'est autre chose que l'étendue en longueur, largeur et profondeur : ils ne savaient pas qu'elle a la gravitation vers un centre, la force d'inertie, et d'autres propriétés ; que ses éléments sont invisibles, tandis que ses composés se divisent sans cesse. Ils bornaient la puissance de l'Être tout-puissant ; ils ne faisaient pas réflexion qu'après toutes les découvertes sur la matière, nous ne connaissons point le fond de cet être. Ils devaient songer que l'on a longtemps agité si l'entendement humain est une faculté ou une substance ; ils devaient s'interroger eux-mêmes, et sentir que nos connaissances sont trop bornées pour sonder cet abîme. La faculté que les animaux ont de se mouvoir n'est point une substance, un être à part ; il paraît que c'est un don du Créateur Locke dit que ce même Créateur peut faire ainsi un don de la pensée à tel être qu'il daignera choisir. Dans cette hypothèse, qui nous soumet plus que toute autre à l'Être suprême, la pensée accordée à un élément de matière n'en est pas moins pure, moins immortelle que dans toute autre hypothèse. Cet élément indivisible est impérissable la pensée peut assurément subsister à jamais avec lui quand le corps est dissous. Voilà ce que Locke propose sans rien affirmer. Il dit ce que Dieu eût pu faire et non ce que Dieu a fait. Il ne connaît point ce que c'est que la matière, il avoue qu'entre elle et Dieu il peut y avoir une infinité de substances créées absolument différentes les unes des autres. La lumière, le feu élémentaire, paraît en effet, comme on l'a dit dans les *Éléments* de Newton, une substance moyenne entre cet être inconnu, nommé matière, et d'autres êtres encore plus inconnus. La lumière ne tend point vers un centre comme la matière, elle ne paraît pas impénétrable ; aussi Newton dit souvent dans son *Optique* : « Je n'examine pas si les rayons de la lumière sont des corps ou non. » Locke dit donc qu'il peut y avoir un nombre innombrable de substances, et que Dieu est le maître d'accorder des idées à ces substances Nous ne pouvons deviner par quel art divin un être, quel qu'il soit, a des idées, nous en sommes bien loin : nous ne saurons jamais comment un ver de terre a le pouvoir de se remuer Il faut dans toutes ces recherches s'en remettre à Dieu et sentir son néant. Telle est la philosophie de cet homme, d'autant plus grand qu'il est plus simple : et c'est cette soumission à Dieu qu'on a osé appeler impiété et ce sont ses sectateurs convaincus de l'immortalité de l'âme, qu'on a nommés matérialistes, et c'est un homme tel que Locke à qui un compilateur de quelque physique a donné le nom d' *ennuyeux* .

A de l'esprit humain posé la borne heureuse Ces esprits qui semblaient de Dieu même éclairés, Dans des feux éternels seront-ils dévorés ? Porte un arrêt plus doux, prends un ton plus modeste, Ami ; ne préviens point le jugement céleste ; Respecte ces mortels, pardonne à leur vertu : Ils ne t'ont point damné, pourquoi les damnes-tu ? A la religion discrètement fidèle, Sois doux, compatissant, sage, indulgent, comme elle ; Et sans noyer autrui songe à gagner le port : La clémence a raison, et la colère a tort. Dans nos jours passagers de peines, de misères, Enfants du même Dieu, vivons au moins en frères ; Aidons-nous l'un et l'autre à porter nos fardeaux ; Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux ; Mille ennemis cruels assiègent notre vie, Toujours par nous maudite, et toujours si chérie ; Notre cœur égaré, sans guide et sans appui, Est brûlé de désirs, ou glacé par l'ennui ; Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes. De la société les secourables charmes Consolent nos douleurs, au moins quelques instants : Remède encor trop faible à des maux si constants. Ah ! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste. Je crois voir des forçats dans un cachot funeste, Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés, Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.

Notes

Chapitre 7

C'est au gouvernement à calmer les malheureuses disputes de l'école qui troublent la société.

Oui, je l'entends souvent de votre bouche auguste, Le premier des devoirs, sans doute, est d'être juste ; Et le premier des biens est la paix de nos cœurs. Comment avez-vous pu, parmi tant de docteurs, Parmi ces différends que la dispute enfante, Maintenir dans l'État une paix si constante ? D'où vient que les enfants de Calvin, de Luther, Qu'on croit, delà les monts, bâtards de Lucifer, Le grec et le romain, l'empesé quiétiste, Le quaker au grand chapeau, le simple anabaptiste, Qui jamais dans leur loi n'ont pu se réunir, Sont tous, sans disputer, d'accord pour vous bénir ? C'est que vous êtes sage, et que vous êtes maître. Si le dernier Valois, hélas ! avait su l'être, Jamais un jacobin, guidé par son prier, De Judith et d'Aod fervent imitateur, N'eût tenté dans Saint-Cloud sa funeste entreprise : Mais Valois aiguisa le poignard de l'Église ¹ ,

Ce poignard qui bientôt égorgea dans Paris, Aux yeux de ses sujets, le plus grand des Henris. Voilà le fruit affreux des pieuses querelles : Toutes les factions à la fin sont cruelles ; Pour peu qu'on les soutienne, on les voit tout oser : Pour les anéantir il les faut mépriser. Qui conduit des soldats peut gouverner des prêtres. Un roi dont la grandeur éclipsa ses ancêtres Crut pourtant, sur la foi d'un confesseur normand, Jansénius à craindre, et Quesnel important ; Du sceau de sa grandeur il chargea leurs sottises. De la dispute alors cent cabales éprises, Cent bavards en fourrure, avocats, bacheliers, Colporteurs, capucins, jésuites, cordeliers, Troublèrent tout l'État par leurs doctes scrupules : Le régent, plus sensé, les rendit ridicules ² ;

¹Il ne faut pas entendre par ce mot l'Église catholique, mais le poignard d'un ecclésiastique, le fanatisme abominable de quelques gens d'église de ces temps-là, détesté par l'Église de tous les temps. (Note de Voltaire, 1756.)

²Ce ridicule, si universellement senti par toutes les nations, tombe sur les grandes intrigues pour de petites choses, sur la haine acharnée de deux partis qui n'ont jamais pu s'entendre, sur plus de quatre mille volumes imprimés. (Note de Voltaire, 1756.)

Dans la poussière alors on les vit tous rentrer. L'œil du maître suffit, il peut tout opérer. L'heureux cultivateur des présents de Pomone, Des filles du printemps, des trésors de l'automne, Maître de son terrain, ménage aux arbrisseaux Les secours du soleil, de la terre et des eaux ; Par de légers appuis soutient leurs bras débiles, Arrache impunément les plantes inutiles, Et des arbres touffus dans son clos renfermés Émonde les rameaux de la sève affamés ; Son docile terrain répond à sa culture : Ministre industrieux des lois de la nature, Il n'est pas traversé dans ses heureux desseins ; Un arbre qu'avec peine il planta de ses mains Ne prétend pas le droit de se rendre stérile, Et, du sol épuisé tirant un suc utile, Ne va pas refuser à son maître affligé Une part de ses fruits dont il est trop chargé ; Un jardinier voisin n'eut jamais la puissance De diriger des dieux la maligne influence, De maudire ses fruits pendants aux espaliers, Et de sécher d'un mot sa vigne et ses figuiers. Malheur aux nations dont les lois opposées Embrouillent de l'État les rênes divisées ! Le sénat des Romains, ce conseil de vainqueurs, Présidait aux autels, et gouvernait les mœurs, Restreignait sagement le nombre des vestales, D'un peuple extravagant réglait les bacchanales. Marc-Aurèle et Trajan mêlaient, au Champ de Mars, Le bonnet de pontife au bandeau des Césars ; L'univers, reposant sous leur heureux génie, Des guerres de l'école ignora la manie : Ces grands législateurs, d'un saint zèle enivrés, Ne combattirent point pour leurs poulets sacrés. Rome, encore aujourd'hui conservant ces maximes Joint le trône à l'autel par des nœuds légitimes ; Ses citoyens en paix, sagement gouvernés, Ne sont plus conquérants, et sont plus fortunés. Je ne demande pas que dans sa capitale Un roi, portant en main la crosse épiscopale, Au sortir du conseil allant en mission, Donne au peuple contrit sa bénédiction ; Toute église a ses lois, tout peuple a son usage : Mais je prétends qu'un roi, que son devoir engage A maintenir la paix, l'ordre, la sûreté, Ait sur tous ses sujets égale autorité³.

Ils sont tous ses enfants ; cette famille immense Dans ses soins paternels a mis sa confiance. Le marchand, l'ouvrier, le prêtre, le soldat, Sont tous également les membres de l'État. De la religion l'appareil nécessaire Confond aux yeux de Dieu le grand et le vulgaire ; Et les civiles lois, par un autre lien, Ont confondu le prêtre avec le citoyen. La loi dans tout État doit être universelle : Les mortels, quels qu'ils soient, sont égaux devant elle. Je n'en dirai pas plus sur ces points délicats. Le ciel ne m'a point fait pour régir les États, Pour conseiller les rois, pour enseigner les sages ; Mais, du port où je suis contemplant les orages, Dans cette heureuse paix où je finis mes jours, Éclairé par vous-même, et plein de vos discours, De vos nobles leçons salutaire interprète, Mon esprit suit le vôtre, et ma voix vous répète.

³Ce n'est pas à dire que chaque ordre de l'État n'ait ses distinctions, ses privilèges indispensablement attachés à ses fonctions. Ils jouissent de ces privilèges dans tout pays ; mais la loi générale lie également tout le monde. (Note de Voltaire, 1756.)

Que conclure à la fin de tous mes longs propos ? C'est que les préjugés sont la raison des sots ; Il ne faut pas pour eux se déclarer la guerre : Le vrai nous vient du ciel, l'erreur vient de la terre ; Et, parmi les chardons qu'on ne peut arracher, Dans les sentiers secrets le sage doit marcher. La paix enfin, la paix, que l'on trouble et qu'on aime, Est d'un prix aussi grand que la vérité même.

PRIÈRE.

O Dieu qu'on méconnaît, ô Dieu que tout annonce, Entends les derniers mots que ma bouche prononce ; Si je me suis trompé, c'est en cherchant ta loi. Mon coeur peut s'égarer, mais il est plein de toi. Je vois sans m'alarmer l'éternité paraître ; Et je ne puis penser qu'un Dieu qui m'a fait naître, Qu'un Dieu qui sur mes jours versa tant de bienfaits, Quand mes jours sont éteints me tourmente à jamais.

Notes